

minels des impérialistes dans les colonies et leurs intrigues contre l'U. R. S. S. qu'on arriverait à attirer l'attention des masses ouvrières sur les intentions guerrières des impérialistes, secondés dans cette besogne par les socialistes de tous les pays.

En face des manifestations de pacifisme hypocrite des social-démocrates, les journées d'Août 1929 peuvent et doivent être pour les Partis communistes, des journées d'activité intense, de propagande révolutionnaire.

Une véritable direction du mouvement communiste, vraiment soucieuse de grouper les masses ouvrières les plus exploitées, doit se saisir de cette occasion et par l'analogie claire et simple avec 1914, analogie à laquelle se prête aisément la question des responsabilités de la guerre, elle peut détacher de la social-démocratie les nombreux ouvriers qui se trouvent encore dans ses rangs.

La journée du 1^{er} Août, enfin, doit être une journée de mobilisation pour le Parti communiste dans ce sens que, ce jour-là, les cadres du Parti doivent donner le maximum d'effort pour l'agitation dans les usines, à la campagne et à l'armée, en faveur de l'organisation révolutionnaire, seul moyen efficace, dans les conditions objectives d'aujourd'hui, d'arrêter ou d'empêcher la préparation de la prochaine guerre.

Pratiquement, l'activité du Parti devrait se manifester dans des meetings monstres; dans des réunions à la sortie des usines (là où le groupement de la majorité des ouvriers est possible et non pas des « réunions d'usine » éphémères dans lesquelles l'orateur et le bureau forment la majorité compacte de l'assistance). On devrait envisager, **en plein accord avec les organisations syndicales**, le mot d'ordre de grève démonstrative générale, de 5 minutes, ou d'un quart d'heure, pour les industries importantes et surtout pour les industries fabriquant les engins de guerre.

Quiconque a eu l'occasion d'observer l'état d'esprit de la base dans le P. C. pourra facilement constater que la grande majorité des militants du Parti ne se représente pas la journée du 1^{er} Août autrement que nous.

Dans les réunions de cellule, aux assemblées des sous-rayons et jusqu'aux Conférences des rayons, vous entendez les militants s'écrier avec amertume : « Nous ne voulons plus répéter les erreurs du 1^{er} Mai et de Vincennes. » Dans les cellules on met les directives du Centre et le manifeste avec « la conquête de la rue, et la grève de 24 heures » sous le tapis, et on parle d'une réunion à proximité de la boîte, le soir après le travail, ou d'un article contre la guerre dans le journal d'usine, et d'un appel aux ouvriers d'adhérer au P. C.

Dans des comités de rayons, on parle de possibilité de grève dans différentes corporations; la Région Parisienne, elle, par ses hommes de confiance et ses fonctionnaires, fait décréter dans les congrès corporatifs de la C. G. T. U. la grève générale de 24 heures (métaux, cheminots, en attendant les autres). Quant à la Direction (Comité Central et Bureau Politique), elle est fidèle à 100 % au Manifeste de l'I. C., et exige « la sortie en masse dans la rue », « la conquête de la rue », « l'offensive du prolétariat marquée par des combats des masses dans la rue », etc.

Il est très caractéristique que plus le bureaucrate de l'I. C. est haut placé, et moins il se sent responsable de l'extravagance de ses directives politiques. Qu'importe au bureaucrate l'opinion des simples militants, que lui importe l'état d'esprit de la classe ouvrière dégoûtée du P. C. par sa « gymnastique » de manifestations avortées — pourvu que ses mots d'ordre soient : « très à gauche » et que Staline et Manouïlsky soient contents.

Et si, le 2 Août, à la suite « de la conquête de la rue », le Parti ne compte plus que la moitié de ses effectifs, eh bien ! l'explication sera très simple : on imputera l'échec à l'atmosphère de marasme créée par les « trotskystes et autres renégats »...

Les oppositionnels qui sont dans le Parti et ceux qui sont obligés de militer à côté du Parti ne se laisseront pas impressionner par cette démagogie insolente. Ils savent que les « chefs » comme Manouïlsky et Barbé sont si « à gauche » et si intransigeants, précisément parce que la dépression de la classe ouvrière, créée par la série de défaites des dernières années, continue toujours. Et il serait très imprudent de garantir le même courage de ces « chefs » dans une situation révolutionnaire plus précise et plus décisive.

Les semaines d'agitation et de propagande qui précèdent la journée du 1^{er} Août posent devant l'Opposition une question de tactique d'une grande importance. La base du Parti, forte de l'expérience des dernières manifestations, est hostile à toutes les aventures du 1^{er} Août. Elle oriente « en douce » tout son travail d'agitation contre la préparation à la guerre dans le sens que nous avons indiqué plus haut.

Elle le fait sans se douter un instant qu'ainsi elle se rend coupable d'une infraction à la discipline et d'une déviation à la ligne générale de l'I. C.

La base du Parti pratique dans la question du 1^{er} Août, une sorte de résistance passive à la politique aventurière de la Direction.

La tâche de l'Opposition est de se mettre à la tête de cette résistance, de l'éclairer par ses arguments justes et précis, et, d'un mouvement passif et inconscient, faire un mouvement voulu, conscient et actif, dirigé contre la bureaucratie du Parti.

JAC. OBIN.

VIENT DE PARAÎTRE

EN LANGUE RUSSE :

Comment cela est arrivé

PAR

L. TROTSKY

Le récit du bannissement,
Les conclusions politiques,
Les perspectives soviétiques.

Cette forte brochure contenant, avec d'autres documents, les six articles écrits par Trotsky pour la grande presse, est mis en vente au prix de 5 francs à la Librairie Moskwa, Brenner et Cie, 9, rue Dupuytren, Paris.

Comme la corde soutient le pendu...

Nous sommes quelques-uns, en France et ailleurs, à nous souvenir d'un excellent ouvrage qu'écrivit Lénine en 1920 pour mettre en garde les communistes contre les erreurs de « gauche », cette maladie infantile du communisme qui sévissait dans nos rangs, aux heures naissantes de l'Internationale.

Il paraît que, depuis la parution de ce livre, il s'est produit des changements tellement importants, que ses enseignements ne valent plus pour la période actuelle. La social-démocratie se révélerait encore plus traîtresse que du temps de Lénine. Elle saboterait les grèves et ferait, d'un cœur léger, fusiller les ouvriers. Lénine aurait donc sous-estimé le rôle des agents de la bourgeoisie? Pauvre Lénine... N'était-il donc pas « léniniste »?

C'est une vérité banale de dire que le Parti pratique depuis quelques années la politique du panier percé; on ne reste pas au Parti, on ne fait qu'y passer. Cette instabilité des effectifs ne permet pas le renouvellement de dirigeants incapables, elle prolonge le règne d'une bureaucratie impuissante.

Cette instabilité permet également à la Direction de faire croire aux adhérents, dont la présence dans le Parti va de six mois à un an, qu'il y a quelque chose de changé dans l'attitude de la social-démocratie vis-à-vis des ouvriers. Zoergiebel, préfet de police social-démocrate, a sur la conscience les 27 cadavres du 1^{er} Mai. Cet événement a-t-il un caractère de nouveauté? Pas le moins du monde. Nous ne pouvons pas oublier 1914 : le crime des crimes, la reddition honteuse du socialisme à l'impérialisme, l'hystérie chauvine de ses leaders. Camarades du Parti, oubliez-vous ce que disait Longuet le 3 Août 1914? « Mais si la France est envahie, comment ne seraient-ils pas (les socialistes) les premiers à défendre la France de la Révolution et de la Démocratie, la France de l'encyclopédie, de 1789, de Juin 1848, la France de Presensé, la France de Jaurès? » Et la bourgeoisie d'exulter : « Nous comprenons parfaitement que MM. Edouard Vaillant et Jean Longuet, comme leurs collègues Cachin, Compère-Morel et Marcel Sembat aient des arguments adaptés à leur auditoire. Ce que nous souhaitons, nous, c'est une résultante : que l'on se batte pour l'amour de Dieu, ou pour l'amour du diable, cela nous est indifférent. Nous ne regardons pas au fanion dont les couleurs passent inaperçues à la lumière du drapeau national. » (Le Temps, du 4 Août 1914.)

Cette soumission aux classes dominantes s'accroît chaque jour; la social-démocratie permet la guerre, elle la soutient, la justifie devant les ouvriers, elle l'aide par ses chefs dont le chauvinisme outrancier dépassait toute mesure.

Le manifeste du Congrès National du Parti Socialiste, tenu à Paris en 1915, clamait que « le

militarisme prussien, système de brutalité, volonté d'hégémonie allemande d'abord, mondiale ensuite, est de tous les militarismes le plus dangereux pour la sécurité du monde, pour le retour de l'Allemagne elle-même à un développement de progrès pacifique.

« Réduire le militarisme prussien à accepter les procédures du droit, c'est l'obliger à se détruire lui-même, en reniant sa raison d'être. C'est ainsi que la guerre de 1915 pourrait être la dernière des guerres. »

Plus loin, le manifeste déclare que « le Congrès, en plein accord avec ses organismes centraux, donne mandat à ses élus de continuer à assurer par le vote des crédits les moyens de la victoire, à participer par ses trois délégués à l'œuvre de la défense nationale. »

À la fin de la guerre, les peuples qui, durant quatre années, s'étaient rués les uns sur les autres, s'aperçurent qu'eux seuls avaient fait les frais de cette monstrueuse boucherie, de cet infernal guet-apens que leur avaient tendu leurs classes dirigeantes. Et la Révolution grondait. Eternels trahis et bafoués, les prolétaires reprenaient le fusil, mais cette fois-ci pour leur compte. La Révolution sociale, dont on parlait depuis longtemps, allait enfin s'accomplir.

À l'est de l'Europe, dans cet immense pays qu'est la Russie, aux prises avec des difficultés inouïes, les bolcheviks tenaient d'une main ferme le drapeau de la délivrance. En Occident, on ignorait le bolchevisme, le secret de ses victoires politiques, sa conception du rôle du Parti, etc., mais, instinctivement, les ouvriers de tous les pays sentaient en lui un guide qu'il fallait suivre et imiter. On sait ce qu'il advint de cette période révolutionnaire, du rôle abject, non seulement de traître, mais de bourreau, que joua la social-démocratie. Les cadavres de Liebknecht et de Rosa Luxembourg, le bain de sang de l'insurrection spartakiste étaient la suite logique de cette politique de capitulation et de déchéance. Le capital, grâce à ses lieutenants social-démocrates, reprit le haut du pavé. La bourgeoisie était sauvée une seconde fois. L'idylle de 1914 continuait, elle s'annonçait durable.

La haine implacable que voua Lénine à la social-démocratie étrangère de révolutions prolétariennes ne l'aveugla pas au point de « poser son impatience personnelle en argument théorique ». Dans la *Maladie Infantile* il écrit : « Pour venir en aide à la masse, pour acquérir sa sympathie et son appui, il faut ne pas craindre les difficultés, les pièges, les insultes, les persécutions des leaders (qui, opportunistes ou chauvins, sont le plus souvent en relations directes avec la bourgeoisie et la police) et travailler nécessairement où va la masse. » La masse,